

ABP.

Chapitre XI

Foires et commerces. suite

COMMERÇANTS ET ARTISANS

CAFES : A St Julien, c'était le café de Blanche. Et Blanche n'était que le prénom de la patronne, ce qui prouve que, même "temps passé", une forte personnalité pouvait être "quelqu'un", même étant féminine.

Son fils Jean Cahuzac fut parmi les premiers tués de la guerre de 14. Jean Marie, le fils plus jeune épousa la veuve, Antonine, et ils tinrent le café, la forge et l'épicerie, jusqu'au tour des années 60.

A Gaillac : j'ai entendu beaucoup parler du café Magnou, puis été client (avec sobriété) du café Gaubert et du café Auriol. Cyprien Gaubert fut un temps maire de Gaillac. Adrien Auriol ne fut jamais maire de nulle part, et cela ne l'empêcha pas d'être un joyeux vivant.

Le café Auriol, devint ensuite le café Mendaille avant d'être fermé.

Le café épicerie Gaubert a, ensuite, connu plusieurs tenanciers : Sedoussau, Bonadei, Loyer, et d'autres récents que je ne peux nommer.

Marliac avait aussi son café tenu par Jennie et Antonin⁽¹⁾

St Ybars était plus "commerçant" que Gaillac, et les "abreuvoirs" étaient aussi plus nombreux : Le café Coutrie - Cazalot, à gauche, à l'entrée en venant de St Julien ; le café Rougagnou, devenu épicerie Mare,

(1) Gaubert à Nîme-Raymond.

La loi de l'offre et de la demande, tout le monde, à la campagne, l'a toujours connue: quelques acheteurs en plus et quelques vendeurs en moins, ou l'inverse, et cela pouvait faire un écart de 20% sur le cours d'un produit, surtout s'il était périssable comme le salé.

COMMERÇANTS ET ARTISANS

CAFES: A St Julien, c'était le café de Blanche. Et Blanche n'était que le prénom de la patronne, ce qui prouve que, même "tempus passé", une forte personnalité pouvait être "quelqu'un", même étant féminine.

Son fils Jean Cahuzac fut parmi les premiers tués de la guerre de 14. Jean Marie, le fils plus jeune, épousa la veuve, Antonine, et ils tinrent le café, la forge et l'épicerie, jusqu'au tour des années 60.

A Gaillac: j'ai entendu beaucoup parler du café Magnou, puis été client (assez sobre) du café Gaubert et du café Auriol. Cyprien Gaubert fut un temps maire de Gaillac. Adrien Auriol ne fut jamais maire de nulle part, et cela ne l'empêcha pas d'être un joyeux vivant.

Le café Auriol devint ensuite le café Mendaille avant d'être fermé.

Le café épicerie Gaubert a, ensuite, connu plusieurs tenanciers: Sedoussau, Bonadei, Loyer, et d'autres récents que je ne peux nommer.

Marliac avait aussi son café tenu par Jennie et Antonin⁽¹⁾

St Ybars était plus "commerçant" que Gaillac, et les "abreuvoirs" étaient aussi plus nombreux: Le café Austria - Cazalot, à gauche, à l'entrée en venant de St Julien; le café Rougagnou, devenu épicerie Marc;

(1) Gaubert à Maïte-Raymond.

A Escayre, le café était à Perette (Troy - Jean de Perette). La plupart, allaient au café, moins pour boire que pour parler (joyeusement et avec beaucoup d'humour) et jouer (à enjeux minimes). Il y régnait une convivialité phénoménale. Au cours de la veillée, sous l'action de la bière, il fallait bien mener la veillée, face au mur le plus proche. Le lendemain matin, on pouvait percevoir, en ce lieu, une odeur un peu acidulée.

Les épiceries : Il n'était pas rare que le café fasse aussi épicerie. C'était le cas "chez Blanche" à St Julien, et chez Gaubert à Gaillac, et ses successeurs,

Il y eut à Gaillac, un certain temps l'épicerie Boin et l'épicerie Parède. Plus tard, Jojo Lacanal, vendait "de tout un peu".

A divers moments, ont existé, à St Ybars : l'Épargne (ou les produits de.) avec Gérants : Bigourdan, Rafanel, Le Borgne, et quelques autres, dont le nom ne me revient pas, Lodie de Macary, et l'épicerie la plus importante, la maison Rouch.

Les boulangeries : Au début c'était la cuisson au bois qui s'est ensuite modernisée.

La boulangerie Francozal : Tiburce en était le chef. Il eut pour mitons Ernest Boin dans sa jeunesse, Séverin Séguéla pendant très longtemps, et pendant moins de temps un nommé Mimir, rejeton d'une excellente famille du côté de Daumazan. Mimir, prit grand soin de ne pas enrichir exagérément Tiburce, qui le libéra rapidement. Ce bon a rien, revint à Gaillac, à la tête d'une troupe théâtrale du côté de chez lui.

et là, il faisait merveille. Cette vedette exécuta la célèbre "Valse des pruneaux" en partie chantée, en partie jouée magistralement à la clarinette.

Au final, la vedette en question, dut se dépêcher de porter l'instrument à ses lèvres, il avait déjà commencé de jouer.

Marie Jeanne de Tiburce, était une femme plutôt corpulente, d'une centaine de kilos. Elle tenait le magasin. Elle savait peser une miche de pain, en la tenant à deux mains, en la posant sur la balance bruyamment et en la retirant sans la lâcher.

Elle ajoutait une tranche, pas chichement, du tout.

Tiburce n'avait pas le permis de conduire. Tout petit j'ai vu Marty, jardinier-maire, faire la tournée du pain avec la voiture à cheval. Puis, avec la Donet-Zedel, ce fut Bain, Rossignol, Corine, Severin qui tour à tour firent les métairies.

Severin racontait, qu'une fois, en redescendant de St-Julien, Tiburce essaya de prendre le volant. Il se mit à rouler lentement d'un bord de route à l'autre, en passant à Talouhier, envoya au paradis des canards, la moitié d'une couvée, et irrita l'automobiliste qui n'osa pas doubler et attendit que ce conducteur bizarre, aille se cacher dans la "carrero de Tiburço".

La boulangerie Lagarrigue faisait suite à la boulangerie Lavail. Dans sa jeunesse "Zidore" était à Bourianne. Lui et "Catalino" n'étaient pas des fainéants. Ils tenaient aussi la pompe à essence, et faisaient le transport du bétail aux foires. J'ai vu "Zidore" faire la tournée en voiture à cheval, avant d'acheter la Ford "à volant tordu".

André et Suzette continuèrent sur le même élan, avant de céder la place à

Pendant une période, Sidore faisait des "coques" de roi, et il allait en vendre aux sorties des messes, qui étaient plus fréquentées que maintenant: ces gâteaux de roi, étaient délicieux.

Et n'oublions pas Minna, qui, lui aussi, a pétri pas mal de farine, dans cette maison.

A Marliac, le boulanger était Francéjou Nicol. J'ai vu Adolphe et Girbes porter le pain avec cheval ou mulet, avant que Francéjou achète la camionnette Citroën.

Les Nicol, avaient aussi le moulin à vent, qui ne travaillait plus beaucoup. (Meunier Adolphe Nicol).

Ils quitterent Marliac pour St-Martin d'Aydes.

A St Ybars, c'est Barésou, propriétaire de Bourianne d'en haut, qui portait le pain pour la boulangerie "d'el Countouès". (Soula Raymond).

Celui-ci n'avait pas trop la bouse de la boulangerie. Quand ses parents moururent, ça n'alla plus. Pour remplacer Barésou à la tournée, il acheta une vieille voiture, qui ne devint pas neuve: à la fin il devait y ajouter de l'eau, à chaque mare.

C'était un homme relativement cultivé; il avait le sens du lyrisme, de la déclamation, il trouva une place d'huissier à la préfecture de Foix, ce fut la chance de sa vie.

Raffit reprit la boulangerie qui revint prospère et: "pétri par Massoutou le pain avait bon goût".

La boulangerie Abadie, elle non plus ne fut pas continuée par le fils.

Il se mangeait, alors, beaucoup de pain. Les "pains" étaient de 4 kg, les "marques" de 2 kilos; flûtes et "pistoulets" constituaient les pains de fantaisie, commandés à l'occasion d'une fête.

Bouchers Gaillac fut longtemps sans boucher. Rossignol gendre Francqzal y faisait une tournée; peut-être aussi Tatareau de Laverdun, et quelques autres.

Après la guerre de 45, s'y installa Gaston, et lorsque celui-ci quitta, il fut remplacé temporairement par d'autres jeunes qui ne s'enracinèrent pas non plus.

A St Ybars la boucherie Fabre dura beaucoup plus longtemps. C'est là que s'approvisionnaient ceux de St Julien.

Charcutier - boucherie et charcuterie vont le plus souvent de pair. Cependant, à cette époque, à St Ybars, le Cardaïre (Fauré) ne faisait que la charcuterie. Il y adjoignait le métier de hongreur "crestaïré" de petits cochons. André, son fils continua longtemps.

Volaitier: je ne me souviens que de Jean de la Rade, qui ait fait ce métier, en habitant la commune. Et encore ne faisait-il que acheter les œufs. C'était "le ouéouaïré".

Forgerons et maréchaux ferrants: de ça, à l'époque il en fallait, plus que maintenant.

A St Julien, le métier était exercé par les hommes de la famille Caluzac (de Blanche). Ils furent

plusieurs à se succéder au marteau : le vieux Pierre le Boer, dont on pouvait toujours attendre les pires excentricités, Jean, tué en 1914, Jean-Marie, Louis et quelque Henri.

Jean Marie vendit beaucoup de machines agricoles de l'époque : lieuses, faucheuses, râpeaux, brabants.

A Troy, Jean-Marie, frère de Pierre, avait lui aussi une petite clientèle.

A Gaillac les forgerons avaient un outillage un peu plus moderne.

"Es pos un fuill" disait Nicol⁽¹⁾ en redressant une barre de fer. Dans le cas, ou quelqu'un aurait trouvé à y redire. Et Antonia était capable d'aiguiser des socs, en cas de nécessité.

Une ou deux fois par semaine, Nicol allait, aussi forger à Marlac; comme ceux de St Julien allaient à Justinac.

A St Ybars, c'était les tustes, les forgerons. Le vieux père Jean de Pouliche, les fils Toutou et Germain avant que ce dernier s'en aille à Lézat. Touech ne faisait que ferrer les chevaux.

MÉCANICIENS: A l'époque il n'y avait pas autant de "mécanique" comme maintenant, mais elle était plus fragile.

A Gaillac le premier mécanicien installé fut Thurios, le mari de la postière. Il "dégrossit" quelques jeunes: Alphonse, André de Fountet, et quelques autres. Thurios fut remplacé par Alphonse, et celui-ci par son frère Louis.

André de Fountet s'installa à Saint Ybars, et ceda ensuite la place à Louis Gay.

(1) Prénom: Jean. Son père était meunier au moulin à vent de saquet, au sommet de la cote d'Arzague, prénom, Adolphe.

A Gaillac Roger Soula s'installa plus récemment, et fut ensuite remplacé par Alain Walkurki.

ELECTRICIEN: En 1936, lorsque fut réalisée l'électrification des campagnes, les installations domestiques offrirent beaucoup de travail.

León Lagarrigue en réalisa une part importante.

MAÇONS A St Julien, la plupart des gros travaux, étaient faits par "les Adèles" de Villeneuve du Latou. (Cazeneuve)

C'était une entreprise assez importante; avec une équipe de maçons "commandée" humoristiquement par Saturnin, et une équipe de charpentiers menuisiers sous les ordres du "Taitou". Je les ai vus acheter leur première camionnette, pour le plus grand bien de René, le fils, qui, à partir de ce jour, tint plus souvent le volant que la truelle. L'entreprise ne survécut pas longtemps à la disparition des anciens.

A Gaillac Antoine, avant de travailler seul avait, je crois, fait équipe avec ses oncles Bosc.

Cabirol⁽¹⁾ avait longtemps, travaillé avec les Adèles, avant de s'installer à Gaillac. Il travailla quelque temps avec son frère Edouard, mais la plus grande partie du reste du temps, seul.

A St Ybars Ernest Marc, avait fait son apprentissage, lui aussi, avec les "Adèles". Il s'établit à St Ybars, avec plusieurs ouvriers. Son fils André, a continué l'entreprise jusqu'à ces derniers temps.

Un personnage très original a été "Le Compagnon". Il était à peu près de l'âge du siècle, et avait fait

(1) Dédica

Son tour dans le compagnonnage. C'était un colosse et il n'utilisait qu'une seule tenue vestimentaire; la tenue bleue de maçon, avec les chausses bouffantes serrées aux chevilles, gros souliers ferrés, ceinture aux reins, mètre et crayon dépassant de la poche. Le seul extra des jours de fête, c'était une tenue neuve ou simplement lavée de frais.

Son horaire de travail coïncidait avec celui du soleil. S'il faisait un peu de sieste à midi, il la faisait couche sur une échelle. Il travaillait seul, ses clients lui "faisant manœuvre" (contents de s'en sortir meilleur marché). Et si le cas échéant, il lui fallait un manoeuvre; c'est sa femme Clémentine, qui bénéficiait de la promotion. Comme elle était, elle aussi, très robuste, elle s'en acquittait dignement et sans déplaisir.

Un seul jour par an, Compagnon, ne s'habillait pas en maçon, et allait à la messe. Le 19 mars, la Saint Joseph, patron des charpentiers et des compagnons du devoir, il prenait l'autobus, pour aller à Toulouse, à la fête des compagnons comprenant messe, procession et repas.

Il avait un niveau culturel très honorable et une écriture de notaire.

CHARRONS La charrette à bœufs servait souvent. Il fallait la fabriquer et l'entretenir.

A Gaillac le charron était "le Berlé" (Pons) Louis et ensuite Georges.

A St-Ybars les VIVES.

Pierre Cortanza: faisait du charronnage dans les fermes, pour pas très cher. Le pauvre, finit tristement. La solitude et l'alcool le menèrent mourir dans le fossé.

DIVERS:

On ne pouvait pas atteler une fraise de bœufs, sans un joug; et la fabrication de celui-ci demandait un savoir-faire spécial.

Le vieux "Guillaire d'Artigat" était la référence, difficile à égaler. Maouri de la Plano, ne les faisait pas mal non plus. Janet de Troy, un peu moins bien; ainsi que TAMEN, qui allait les faire à domicile.

Amédée⁽¹⁾ des Tradillous monta un atelier de menuiserie à Gaillac.

Les couchettes pour le repos de longue durée, étaient faites, à Gaillac par Antoine et à St-Ybars par Astingue.

Le bois devait, d'abord être scié de long. Adrien de Bigorre, et ensuite Henri, étaient très habiles pour cela à St-Julien, ainsi que Amédée⁽²⁾ à Gaillac.

Cordonniers et tailleurs: à Gaillac, le Bouif était cordonnier; et à St-Ybars c'était Dauffou. Un seul tailleur, à St-Ybars, Barbouteau.

Au début du siècle, des tailleurs itinérants, allaient dans les fermes. Tous les anciens savaient "la réponse du tailleur": on lui demande s'il préfère pour déjeuner deux œufs, ou bien, une tranche de jambon, il entend mal: "oui, oui, des œufs c'est une tranche de cambajou, amira"

Il y avait, aussi, dans les villages, pas mal de couturières. A Gaillac, on citait Marie Durbas, une vieille fille, très pieuse et très pudique qui avertissait ses clientes, qu'au pantalon du mari elle ne réparerait pas la braguette.

(1) Maillet.

(2) Gaubert.

Faiseurs d'eau de vie⁽¹⁾ bouilleurs de crus. alambiqueurs
Tout recoltant de vendange, avait droit à distiller du marc, à concurrence de 1000° d'alcool, soit 20 litres d'eau de vie à 50°. Des entrepreneurs, à l'honorable allure de chimistes procédaient à cette distillation.

Je n'ai, pratiquement, pas connu ceux qui venoient à Gaillac. Celui de Saint-Jbars, Lissol, je l'ai connu mieux, et même bien. C'était un excellent français, ayant appris à l'école et au catéchisme que le règlement devait être constamment amélioré, ce qu'il faisait soigneusement.

Un jour, le garde-champêtre vint lui porter une mauvaise nouvelle : quelque'un l'avait dénoncé à "qui de droit", comme faisant du "farlabie". Et "qui de droit", avait demandé à la mairie d'évaluer la gravité de la situation. Et, pour le garde, la situation était grave.. Et, pour Lissol, aussi, qui écoutait, silencieusement, d'un air accablé. Il put reprendre ses esprits pour demander : "Et, qui soit ce qu'ils ont payé pour m'em... ? Mais, que veux-tu que ça leur ait coûté, rien... un timbre... trente sous !". — C'est dis rien, on va les avoir, on va leur en faire foutre trente sous de plus ! — Le garde est parti, avant d'en être revenu.

Coiffeurs : En voilà d'autres qui étaient importants aussi. Tailler les cheveux, au besoin... bon... le voisin avec la tondeuse à bestiaux... c'était bien économique.

Vous comprenez que je parle là du début du siècle. Les femmes portaient les cheveux longs, et même

(1) Brulairis.

pour les "escouater" à la garçonne, c'était "à la patte" du premier venu.

Mais, en ce temps-là aussi, on prenait de l'âge, la vue baissait, la main tremblait, et, avec un rasoir-couteau - il n'y en avait pas d'autres - c'était une toilette sanglante. Pour beaucoup le coiffeur était nécessaire.

En ces temps héroïques, Simon était coiffeur - non, ferruguiier, disait-il - à Gaillac, Jean Roques, puis François Marques, le remplaçaient en des temps plus récents.

A St-Ybars, c'est Flamo et le Cadet, qui officiaient, et, selon l'Histoire, à Mingesrèbes, c'était Monsieur "Rasclocaudéno".

Autobus, ou "autobusaires". C'était un très important métier, celui qui facilitait les déplacements.

Lucien Lamazère fit longtemps la ligne de Toulouse. Il se faisait, parfois, suppléer par François Ledousseau. Son gendre Faubert⁽¹⁾ lui succéda fit la même ligne un certain temps, puis alla s'installer ailleurs. Le service fut assuré, à partir de ce moment par les cars Dussert.

Nombreux furent les **tempêteurs** à faire les foires; ils eurent un rôle économique très important. Je peux citer : de Gaillac : Cyprien de Masse, Noël de Louisset, Cousture de Bouffil. - Lavignol et Le Borgne de St-Ybars - Dutach de Cintegabelle - Maubru d'Esperce.

Comme ils restaient dans un périmètre réduit, ils pourraient utiliser, au besoin des véhicules de valeur moyenne.

Cela changea petit à petit, à mesure que s'organisaient

(1) Etienne. Conducteur sur la ligne Toulouse St Girons.

des voyages à caractère touristique, forcément plus longs. Il fallut, naturellement du matériel un peu plus fiable et un peu plus confortable: les banes de bois du camion de Savignol offraient un confort un peu trop ferme.

APICULTEURS: Les abeilles sont des petites bêtes, capables de faire peur à de beaucoup plus grosses.

Elles sont gentilles pour qui les prend bien, et même reconnaissantes.

Julien de Mentoure, Cabriol, Mourère, et sûrement d'autres savaient parler à l'oreille de ces dames.

FACTEURS: ils sont nombreux, à avoir porté "l'as de carreau" postal sur les routes, et chemins de la commune, par tous les temps.

Comme receveurs (euses) ou facteur receveurs, je peux citer seulement Madame Thuriot, Couture, Laffite, Colette et maintenant Debab.

Et, comme facteurs, au fil de ma mémoire: François (que je n'ai pas connu) Clinotte, Massoutou, Ramounet, Marqué, Prosper⁽¹⁾ de Manne et son frère Louis, Amedée, André Marty, Georges de Laprade, Germain⁽²⁾, Morère. Je dois en oublier pas mal, surtout de ceux qui ont "fait" Marliac et Escap.

CANTONNIERS. Quand la marquise vint à passer elle trouva qu'ils faisaient un fichu métier.

En tout cas, ils distillaient une sueur de la plus supérieure des qualités.

Cantonniers communaux, des Ponts et Chaussées, simples journaliers plus ou moins occasionnels, à l'époque nous devons les routes. Je suis obligé de citer pêle-mêle les noms que ma mémoire a retenus.

Charlou (il était déjà vieux, et moi encore petit) Moury

(1) Eychenne.

(2) Séguela.

Gaston Balondrade, Marcel Løge, Mendaille, Noël,
Paul Pedousseau, Gabriel Regueyne

Garde champêtres : François Maury - René Pedousseau.

Secrétaires de mairie : Durand, Lucie Raspaut.

Et beaucoup d'autres, en tous métiers, que les
mémoires et les archives identifieront

En fait de mémoire, je n'ai pu vider, de la mienne
que ce qu'elle contenait!

Si j'ai désigné un certain nombre de personnes
d'une certaine façon; sans mon esprit ce n'est pas préjoratif
mais, au contraire, honorifique.

Untel, de Telendroit; c'est ce que l'écrivain
Claude Michélet appelait une "identité de noblesse
payzanne."

Un "surnom", à condition qu'il ne soit pas
injurieux, peut s'assimiler à un "nom de guerre", son
porteur, ou quelqu'un de sa famille avant lui, a
"livré bataille", la bataille du travail et de la vie, et
souvent, le surnom en commémore un épisode.

C'est un brevet d'ancienneté: il serait difficile
pour un nouvel arrivé, d'avoir déjà gagné un surnom.

Ces "vieux" laisseraient enfouis dans leur mémoire
sans les transmettre, leurs souvenirs négatifs.

Peut-être même, avaient-ils tendance à
améliorer encore leurs souvenirs joyeux.

"Vieux". J'en suis devenu un...

Gaston Balondrade, Marcel Loge, Mendaille, Noël,
Paul Pedousseau, Gabriel Regueyne

Garde champêtres : François Maury - René Pedousseau.

Secrétaires de mairie : Durand, Lucie Raspaud.

Et beaucoup d'autres, en tous métiers, que les
mémoires et les archives identifieront

En fait de mémoire, je n'ai pu vider, de la mienne
que ce qu'elle contenait!

Si j'ai désigné un certain nombre de personnes
d'une certaine façon; dans mon esprit ce n'est pas péjoratif
mais, au contraire, honorifique.

Untel, de Telendroit; c'est ce que l'écrivain
Claude Michélet appelait une "identité de noblesse
paysanne."

Un "surnom", à condition qu'il ne soit pas
injurieux, peut s'assimiler à un "nom de guerre", son
porteur, ou quelqu'un de sa famille avant lui, a
"livré bataille", la bataille du travail et de la vie, et
souvent, le surnom en commémore un épisode.

C'est un brevet d'ancienneté: il serait difficile
pour un nouvel arrivé, d'avoir déjà gagné un surnom.

Nos "vieux" laissent enfouis dans leur mémoire
sans les transmettre, leurs souvenirs négatifs.

Peut-être même, avaient-ils tendance à
améliorer encore leurs souvenirs joyeux.

"Vieux". J'en suis devenu un...